

La lutte contre le Satan américain

par Mario Pelletier

(Le Devoir, 26 juillet 1980)

Le Putsch, par John Updike. Traduit de l'anglais par Maurice Rambaud, Paris, Éditions Gallimard, 354 p.

Le huitième roman de John Updike, qui vient enfin de sortir en traduction chez Gallimard, cerne les problèmes socio-politiques de notre temps sur un ton de tragédie bouffe, mais avec une acuité qui confine à la prophétie. Alors qu'il s'était auparavant attaché à fouiller la réalité américaine, Updike a appliqué ici son intelligence pénétrante et son style acidulé, acquis à la bonne école du *New Yorker*, à exprimer l'univers intérieur d'un dictateur africain : le colonel Hakim Elleloû, leader charismatique de l'ex-colonie française (fictive) de Koush.

Laissant l'administration courante au colonel Ezana, qui regarde monter la dette nationale entre deux coups de fil à Washington, le dictateur parcourt les étendues désertiques de Koush dans sa Mercedes, avec son garde du corps et son chauffeur. Le président du Conseil Suprême Révolutionnaire et Militaire pour l'Émergence (les majuscules sont officiellement de rigueur) veille farouchement à toute intrusion étrangère. Il n'a que dédain pour son voisin africain qui gouverne son État fantoche « à coups d'alexandrins ». Seule concession au marxisme islamique, il a autorisé les Soviétiques à construire une rampe de lancement pour missiles dans le sous-sol du désert, en contrepartie d'une rampe américaine analogue dans le pays voisin.

Tout irait bien dans le meilleur des tiers mondes pour ce bon colonel Elleloû, qui a autant d'épouses que lui permet le Prophète et une concubine par-dessus le marché, s'il n'était hanté par une haine féroce, quasi sacrée, pour les États-Unis. La sécheresse chronique de Koush et les sévères préceptes coraniques lui font souvenir avec une rage croissante de « l'Amérique ventrue » des années cinquante, où il a étudié les sciences politiques et dont il a ramené sa seconde épouse, la très WASP Candace. Ce fut justement au choc de cette Amérique que le jeune Elleloû, qui venait d'échapper à l'armée coloniale française en déroute de Diên Biên Phu, s'est accroché non seulement au marxisme, mais plus encore à l'Islam, qui lui semblait le gage d'une rébellion plus profonde, plus irréductible contre les nouveaux impérialismes économiques.

Rendu à la phase aiguë de son irrédentisme, le dictateur va commettre les gestes qui entraîneront peu à peu son renversement. Il fait immoler un émissaire américain sur une montagne de victuailles made in USA, envoyées pour contrer la famine, et décapite de sa propre main le vieux monarque autochtone, qu'il tenait enfermé depuis plusieurs années et à qui il devait notamment son élévation politique. Mais la royale tête, raflée subrepticement après décollation par d'étranges cavaliers touaregs sentant la vodka, se met à narguer Elleloû en lançant des oracles du fond d'une grotte, dans une région lointaine du pays. Le leader régicide veut se rendre compte par lui-même. Il entreprend une longue expédition, un peu comme un retour aux sources, avec sa quatrième épouse, la douce Saba, qui mâche du kola à longueur de journée en dodelinant des hanches : la sensualité pure. « Mais à mesure que la page de cette nouvelle aventure se déployait devant lui, il n'éprouvait plus rien d'autre qu'une immense lassitude, la fatigue de ceux qui sont marqués par le destin, condamnés à parcourir une longue piste pour atteindre ce qui d'emblée aurait dû être leur lot : une identité claire. »

Au bout de son pèlerinage à l'oracle de la grotte, où la griffe d'autres damnés de l'identité apparaît sur les murs – un « Québec libre » voisinant avec « Revolucion ahora » –, Elleloû trouve la tête vaticinante du roi. Mais ce n'est plus qu'une tête évidée, une marionnette mue par des fils électriques, spectacle pseudo-occulte monté par des ingénieurs soviétiques pour la plus grande distraction des touristes occidentaux. Belle fable sur la récupération des petits discours nationaux par les grandes puissances ! Elleloû a beau entrer en fureur et démonter cet appareillage grotesque, il se sait désormais condamné par les autoroutes, les cars de

touristes, le pétrole, le dollar et ses ministres qui complotent avec le secrétaire d'État américain Klipspringer (vous devinez de qui il s'agit !).

L'humour et la satire pointent à tout bout de champ dans cette œuvre, écrite par ailleurs avec le souci du détail juste, qu'il soit d'ordre ethnologique, géographique ou autre. Et l'esprit ne perd jamais de sa tension au fil des mots, beau témoignage de la maîtrise d'Updike. Mais le plus frappant, c'est que ce roman, paru aux États-Unis en 1978, constitue une brillante préfiguration de la lutte tous azimuts que mène aujourd'hui Khomeiny contre « le grand Satan » américain. Comme l'ayatollah iranien, Ellelloû livrait le combat forcené des vieilles cultures contre le rouleau compresseur de l'histoire. En cette époque de décadence de l'influence américaine dans le monde, on se demande si Updike n'a pas voulu, plus ou moins consciemment, exorciser cette barbarie qui s'est mise à grouiller aux marches de l'empire.

La traduction se lit avec l'aisance d'un écrit dans la langue originale, ce qui dit assez son excellence. Mais quand on bute sur un Willy Mays qui a « quatre *bases* à courir », on voudrait inviter le traducteur à venir perfectionner son vocabulaire français du baseball dans la glorieuse ville des Expos. Enfin, on se demande pourquoi « an overweight separatist who ran a bistro in colonized Ontario » est devenu, à la page 126, « un séparatiste au gabarit exceptionnel qui tenait un bistrot dans la bonne ville sûre et puritaire de Toronto »; Mais on aurait tort de reprocher ces vétilles à un traducteur chevronné comme Maurice Rambaud, dont la réputation est déjà bien établie.